



« Défendre » et « entretenir » la liberté

Dès le XVI^e siècle, plusieurs humanistes ont réfléchi aux relations entre le souverain et le peuple. Ainsi, le philosophe politique italien Machiavel développe, dans *Le Prince* (1532), la thèse cynique selon laquelle, pour accéder au pouvoir et s'y maintenir, « la fin justifie les moyens ».

La Boétie, lui, dans son *Discours*, interroge le paradoxe (l'oxymore) de la « servitude volontaire » : comment les hommes peuvent-ils volontairement renoncer à leur liberté – naturelle, selon lui – pour tomber en servitude ? comment peuvent-ils accepter une tyrannie, alors que leur nombre et même leur simple refus de maintenir cet état de servitude suffiraient à renverser le tyran ?

Il s'agit donc bien de « "Défendre" et "entretenir" la liberté » – selon le libellé du parcours associé –, même si La Boétie n'emploie jamais explicitement cette formulation : en insistant sur le caractère à la fois naturel et inaliénable de la liberté, il sous-entend qu'on ne peut que vouloir la défendre et l'entretenir. Sauf si, comme les peuples tyrannisés depuis toujours ou depuis longtemps, on ne l'a jamais ou guère connue.

Dans notre corpus, c'est cette même défense de la liberté qu'illustre aussi au XVII^e siècle la fable de La Fontaine « Le Loup et le Chien ». Au siècle suivant, Rousseau confirme qu'aucune servitude volontaire n'est possible, puisque renoncer à sa liberté « est incompatible avec la nature de l'homme », tandis que la pamphlétaire Olympe de Gouges réclame, elle, en pleine Révolution française, une parfaite égalité entre les femmes et les hommes, libérant les unes de la tyrannie des autres. Enfin, c'est la servitude volontaire des « tyranneaux » courtisans que stigmatisent aussi, assez férocement, La Mothe Le Vayer au XVII^e siècle et le Baron d'Holbach au XVIII^e.

I – L'incompréhensible et innommable « servitude volontaire »

➔ La liberté est naturelle

- Le principal argument développé par La Boétie pour dénoncer l'absurdité, à ses yeux, de la servitude volontaire est que tout homme naît libre et ne peut que vouloir le rester (citation 3, p. 113) : il est donc incompréhensible d'accepter de renoncer à sa liberté pour tomber en servitude.

- Cette position – qui prévaut de nos jours – n'était pas la plus répandue à l'époque de La Boétie.

Beaucoup d'humanistes partageaient la thèse d'un esclavage « par nature » (les maîtres « par nature » fournissant du travail aux esclaves), défendue par Aristote dans la *Politique*. L'originalité de La Boétie est donc de prendre le contrepied de cette thèse, plus tard développée par les théoriciens du droit naturel (Grotius, Pufendorf, Hobbes, Locke).

➔ Toute « servitude volontaire » est donc contre-nature

- Ce postulat du caractère naturel de la liberté explique l'effroi de La Boétie face à cette monstruosité que constitue, selon lui, toute servitude volontaire, à la fois contraire à la nature et innommable

(citation 1, p. 113).

- Attitude d'autant plus absurde et monstrueuse que même les tyrans ne comprennent pas que les tyrannisés supportent cette situation sans résister ni s'opposer au mal qu'ils leur font (citation 5, p. 113).

- Parmi les rares circonstances atténuantes que La Boétie accorde aux tyrannisés volontaires figure qu'il appelle « l'habitude », synonyme ici d'« éducation » : « Mais, certes, l'habitude, qui, en toute chose, a grand pouvoir sur toutes nos actions, n'a, en aucun endroit, si grande capacité que de nous enseigner à vivre en servitude » (§ 18 ; cf. citation 4, p. 113).

- C'est d'autant plus vrai si l'on n'a jamais connu la liberté. Tel est le cas des Perses, habitués à la servitude, face aux Spartiates, élevés dans la liberté (§ 22).

➔ Ne plus vouloir subir la servitude suffit pourtant à s'en libérer

- Dès le début du *Discours*, La Boétie souligne que cette servitude volontaire lui paraît d'autant plus absurde que le rapport de force quantitatif – un seul tyran contre des milliers, voire des millions, d'hommes – devrait suffire à la rendre impossible et à mettre rapidement un terme à toute tyrannie pourtant elle se maintient, c'est donc avec l'évidente complicité des tyrannisés eux-mêmes.

- La solution préconisée par l'auteur est d'ordre psychologique : il ne s'agit même pas de renverser le tyran, mais de cesser d'accepter de rester en servitude (citation 2, p. 113). Il suffit donc de vouloir recouvrer sa liberté pour redevenir libre (§ 9, l. 222 à 226).

II – Les multiples facteurs du maintien de la servitude

➔ Les ruses du tyran pour asservir le peuple

- Pour mieux asservir le peuple, le tyran sait parfaitement « endormir » ses sujets, tromper leur vigilance, s'assurer leur bienveillance, notamment en les nourrissant et les divertissant (citation 7, p. 113). Le fameux « panem et circenses » (« du pain et des jeux »), des jeux du cirque de la Rome antique l'un des plus puissants moteurs de toute tyrannie.

- La Boétie dénonce, à cette occasion, la stupidité de la populace se laissant ainsi acheter et tyranniser à bon compte : « Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes étranges, les médailles, les tableaux et autres drogues analogues étaient, pour les peuples anciens, les appâts de la servitude, le prix de leur liberté ravie, les outils de la tyrannie » (§ 37).

➔ L'active complicité des tyrannisés eux-mêmes

- Mais, pour mieux asservir son peuple, le tyran peut compter d'abord sur le peuple lui-même, qui laisse volontiers tyranniser (citation 6, p. 113).

- À plusieurs reprises, et souvent avec des mots très durs, La Boétie souligne la complicité des tyrannisés avec leur tyran : « Comment a-t-il le moindre pouvoir sur vous, autrement que par vous-mêmes [...] Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres à vous-mêmes ? » (§ 9).





- Culpabilisant et même accablant, le réquisitoire de La Boétie contre les tyrannisés eux-mêmes, premiers responsables de leur propre servitude, est sans appel : « *Vous tuez à la tâche vos propres personnes, afin qu'il puisse jouir délicieusement et se vautrer dans ses sales et vilains plaisirs. Vous vous affaiblissez, afin de le rendre plus fort et plus rude à vous tenir la bride plus courte* » (§ 9).

➔ **Le rôle décisif des « tyranneaux » courtisans**

- Enfin, et surtout, c'est le rôle des « tyranneaux » courtisans qui explique le mieux, selon La Boétie, la mise en place et le maintien d'une tyrannie. Animés de l'appât du gain, tout comme le tyran, ils se révèlent bien plus efficaces qu'une force armée (citation 8, p. 113). Ce rôle est ce qu'il appelle même « *le ressort et le secret de la domination, le soutien et le fondement de la tyrannie* » (§ 46).
- Ce système pyramidal de « tyranneaux » courtisans motivés par la même cupidité aboutit à démultiplier la force et la pérennité de la tyrannie : « *En somme, on en arrive à ce point, par les faveurs et sous-faveurs, les gains et regains obtenus avec les tyrans, qu'il se trouve enfin presque autant de gens à qui la tyrannie semble être profitable, que de gens à qui la liberté serait agréable* » (§ 47).
- Ce système explique que ce soit d'abord à ces « tyranneaux » courtisans que le peuple en veuille et s'en prenne, plus qu'au tyran lui-même (citation 10, p. 113).
- Néanmoins, pour le tyran, le prix à payer de l'efficacité de sa tyrannie pyramidale est celui de son immense solitude affective, incapable qu'il est d'aimer ni d'être aimé. Telle est la consolation – essentielle aux yeux de La Boétie, lié d'une « parfaite amitié » à Montaigne – pour les tyrannisés : réservée aux seuls « gens de bien », l'amitié est inaccessible au tyran (citation 9, p. 113).

